

déploie à gauche dans les champs; la section d'artillerie et le reste de l'infanterie suivent la grande route.

Le général se place avec la compagnie de grenadiers et, quelques tirailleurs étant lancés en avant, on se dirige sur le Molino de Guadalupe. Les tirailleurs ennemis se replient devant nous, tout en tiraillant, et nous occupons le Molino sans résistance. Les compagnies du 62<sup>e</sup> s'y installent, et le général continue à se porter en avant pour bien reconnaître les abords de la position; il emmène avec lui, jusqu'à 400 mètres, les deux compagnies d'élite du 62<sup>e</sup> et leur fait prendre position en maintenant par leurs feux les cavaliers ennemis qui nous tiraillent.

Entre temps, les escadrons mexicains que nous avons vus du côté de San-Balthazar manœuvrent sur notre gauche et semblent vouloir tenter de nous tourner, bien que la présence du 51<sup>e</sup> à la Laguna paraisse les inquiéter. Néanmoins, le général fait embusquer quelques fantassins sur notre flanc gauche, pour éloigner les tirailleurs ennemis qui commencent à se rapprocher beaucoup trop de nous. En outre, il fait avancer deux pièces qu'il met en batterie et fait tirer sur les escadrons qui occupent le vallon de San-Balthazar; quatre ou cinq boulets bien dirigés forcèrent cette cavalerie à s'éloigner rapidement du côté de la ville. A ce moment, le général me fit me porter en avant sur la route au delà de nos tirailleurs pour voir ce qu'il y avait derrière un renflement du terrain qui nous cachait les abords de la place et surtout un grand fort qui devait se trouver devant et non loin de nous. Je marchai seul jusqu'à ce que j'eus, presque sous mon nez, le fort de Totimehuacan; je fus stupéfait de m'en trouver si près. Et pourtant il restait silencieux, quoique toute notre colonne et surtout nos pièces, qui venaient de faire feu, fussent sous le feu indirect de ses énormes canons. J'avais notamment devant moi une grosse pièce en barbotte au saillant du bastion me faisant face qui ne m'inspirait pas confiance. Des colonnes d'infanterie étaient massées sur le côté et au dehors du fort, à cheval

sur la route où je me trouvais; le fort lui-même était garni de monde. Il paraissait évident que les Mexicains s'attendaient à une attaque de vive force. Les tirailleurs ennemis, qui n'étaient pourtant pas loin de moi, ne cherchèrent point à m'inquiéter et se contentèrent de me tirer des coups de rifle; mais toutes leurs balles me passaient beaucoup trop haut au-dessus de la tête; aussi je ne me pressai pas et fis en conscience ma petite reconnaissance. Quand j'eus bien vu, bien étudié le tracé et les reliefs du fort, nommé à peu près les masses d'infanterie qui nous attendaient et étudié le terrain, possédant enfin la réalité de la situation, je revins en faire part au général. Je venais de faire un *cavalier seul* encore nouveau pour moi et qui n'était pas banal.

Le général, complètement éclairé sur la situation, replia ses compagnies d'élite et son artillerie et se rendit au Molino afin d'en examiner la position et de prescrire les dispositions défensives nécessaires pour l'occuper.

Dès que les Mexicains virent que leur trompeuse mansuétude ne nous avait pas alléchés et que nous nous retirions, ils commencèrent à faire parler leurs gros canons, et des énormes boulets de 30 vinrent passer brutalement sur nos têtes pour se perdre dans le ravin du *Rietto*. Les projectiles passaient même bien au-dessus du Molino et allaient s'enterrer loin au delà.

La garde de la position del Molino, la plus importante peut-être de toute notre ligne d'investissement, fut confiée au colonel Aymard, commandant le 62<sup>e</sup>, avec son régiment, une section d'artillerie de montagne et l'escadron mexicain de Trujeque. Un ensemble d'ouvrages défensifs très complet fut étudié sur place et le général ordonna qu'on commençât les travaux le jour même. Il donna également des ordres pour faire garder pendant la nuit et surveiller pendant le jour un vieux Rancho à moitié ruiné qui se trouvait dans la montagne en arrière del Molino et communiquait avec Puebla par une hacienda de Santa-Barbara, établie également dans la barranca du *Rietto*.

Ces dispositions étant prises, le général revient à Mayorasgo avec toute sa colonne, pendant que notre grand convoi défile lui aussi dans la plaine et arrive au quartier général vers midi.

Dans la journée, les chevaux reposent; mais nous partons à pied avec le général qui va examiner à nouveau la position d'Amatlan et ses environs du côté de la place, principalement la vallée du *San-Francisco* venant de Puebla et où se trouve le village de San-Balthazar dont la position est très tentante. Aussi, il ordonne au capitaine d'état-major Darras d'en faire, dès le lendemain, une reconnaissance minutieuse, car il paraît occuper une grande surface par ses habitations dispersées dans de vastes jardins.

Pour la première fois déjà apparaît l'obligation de se préoccuper d'une des questions qui va avoir une importance capitale pendant la série des opérations militaires qui vont suivre : c'est celle des approvisionnements.

Il faut songer à aller chercher des vivres et des munitions au grand dépôt de l'armée établi à Amozoc. C'est donc un va-et-vient constant de convois lents, pénibles, et nécessitant des escortes, qu'il va falloir entretenir désormais. Aussi, dès le soir, le général s'occupe des dispositions à prendre pour organiser le premier convoi à mettre en route.

Le lendemain nous déménageons pour aller habiter... quel euphémisme ! à Amatlan. Le général voit défiler le 3<sup>e</sup> zouaves et le 7<sup>e</sup> bataillon de chasseurs qui se portent en avant, puis se rend à Amatlan où il me laisse pour organiser le quartier général nouveau; il va procéder à l'établissement de ses troupes et prescrire les travaux nécessaires pour se couvrir contre les attaques de la garnison dont nous sommes réellement un peu trop rapprochés, presque sous le feu des gros canons de la place.

Quant à moi je me hâte d'installer à peu près toute notre smalah; après quoi, je cours rejoindre le général, faisant ainsi un zèle peut-être excessif, car j'attrapai encore une journée, intéressante peut-être, mais fort pénible.

En effet, le général continue son exploration et étudie le moyen de relier sa ligne d'investissement avec Las Animas et le Cerro San-Juan où est le quartier général, en occupant des points intermédiaires fortifiés et faisant établir une communication longeant le ravin de l'*Atoyac* qui soit masquée des vues de la place et à l'abri de ses coups. Puis, lorsqu'il a donné toutes ses instructions au chef d'état-major de la division, il se rend à la Laguna de San-Balthazar, n'emmenant avec lui que ses aides de camp, mon camarade Willette et moi.

A la Laguna, où il avait laissé le 51<sup>e</sup>, il fait envoyer deux compagnies à l'église du village de San-Balthazar pour appuyer la reconnaissance que va y faire le capitaine Darras.

Il donne en outre l'ordre au général de Mirandole de partir avec sa cavalerie pour faire une reconnaissance du côté de Cholula, ville importante située à 15 ou 20 kilomètres dans l'Ouest, sur une des routes conduisant à Mexico, où patrouille la cavalerie du général Comonfort, commandant une armée d'observation venue récemment de Mexico.

Cela fait et ne suffisant pas à son activité dévorante, il emmène deux pelotons de chasseurs d'Afrique et se rend au Molino de Guadalupe, où il ne s'est passé rien d'important depuis la veille. L'ennemi n'a rien tenté contre cette position, mais le fort de Totimehuacan lui a adressé force projectiles, dont quelques-uns ont porté sur le camp du 62<sup>e</sup>, renversant des faisceaux, traversant des tentes mais ne touchant pas un homme. Cependant, il a fallu modifier l'assiette du camp de façon à le mieux couvrir.

Nous venions à peine d'arriver, que nous entendons une fusillade très vive du côté d'Amatlan à laquelle vient se joindre la grande voix des canons du fort de Carmen qui est juste en face du village de San-Balthazar. Ce tapage est évidemment motivé par les deux reconnaissances envoyées sur ce point. Aussi le général ne s'en inquiète pas et continue sa tournée en se dirigeant vers Amalucan, à l'extrême-droite de sa ligne. Willette et moi commençons à nous

demander quand il s'arrêterait, tout au moins pour déjeuner !

Après avoir prescrit d'envoyer, vers 3 heures après-midi, deux compagnies du 62<sup>e</sup> prendre position à l'horrible rancho de la Calera qui se trouve dans une gorge du Tepozut-chil, pour protéger notre retour, nous nous engageons à pleine montagne dans le plus affreux labyrinthe de roches, d'escarpements, de crevasses, d'escaliers tortueux où on puisse aventurer des chevaux. Nous suivons un itinéraire de chamois, escaladant, grim pant presque, nous glissant entre les roches, obligés parfois de relever nos jambes sur la selle pour éviter d'être écrasé dans des couloirs où le cheval seul pouvait passer. Cette chevauchée dura longtemps pour nous glisser dans les aspérités de la montagne et visiter les postes établis dans ce chaos. Au sommet de la Loma, le général trouva, très bien retranchées, les deux compagnies de chasseurs avec du canon dominant toutes les approches de la forteresse; à Alamos, sur la route d'Amozoc, le 20<sup>e</sup> bataillon de chasseurs y est aussi fortement établi. Nous grimpons enfin à l'hacienda d'Amalucan où le général de Castagny est installé misérablement. Mourant de faim et de soif, nous faisons fête à son déjeuner. Nous apprenons là un fait de guerre invraisemblable : pendant la nuit, 500 cavaliers de Puebla, avec des canons, s'étaient échappés du Cerro de Guadalupe, en rampant dans le fond d'une barranca gardée par le beau général Taboada, du corps de Marquez, qui dormait dans une hacienda avec sa troupe d'élite, rien que des officiers, portant le titre peu mérité cette nuit-là, de Légion d'honneur. Ceci se passait dans les lignes de la 2<sup>e</sup> division.

Après déjeuner, le général parcourt la position d'Amalucan, prescrit des travaux de retranchement permettant de la défendre avec un seul bataillon, il ordonne au général de Castagny de venir le rejoindre le lendemain à Mayorasgo, avec le bataillon des turcos et une batterie de montagne, laissant la droite de notre investissement gardée par le 95<sup>e</sup>

et le 20<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, puis nous reprenons la jolie route de la montagne et, vers la fin du jour, nous arrivons à l'étang de San-Balthazar où le général est très surpris de voir que la cavalerie n'est pas encore rentrée; mais il apprend qu'elle est engagée dans un combat avec Comonfort du côté de Cholula. Il apprend, en outre, que vers 2 heures, le général en chef lui avait envoyé l'ordre d'aller de ce côté, ignorant que, depuis le matin, elle était déjà partie; le général Forey croyait que l'engagement qui avait lieu était livré seulement par deux escadrons, dont un mexicain, qui étaient allés, avec un bataillon de zouaves, escorter l'intendant de l'armée qui opérait depuis le matin une reconnaissance administrative et nutritive !

Cependant, il faisait déjà nuit, et le général était fort inquiet, n'ayant aucune nouvelle sur le résultat de cet engagement. En outre, le ciel était noir et orageux, des éclairs fréquents le sillonnaient et le général craignait qu'il ne tombât une forte pluie qui, en gonflant les eaux de l'*Atoyac*, empêcherait nos escadrons de repasser le gué de San-Martinito.

D'autre part, on apprend que la reconnaissance de San-Balthazar, faite le matin, n'a pas donné les résultats désirés. On a rencontré des forces considérables d'infanterie et de cavalerie qui, formées sous le feu des forts, étaient inabordables; c'est la fameuse fusillade et canonnade que nous avions entendue dans la matinée. Il a fallu renoncer à aller au delà du village de San-Balthazar et même, ensuite, se replier complètement, ayant perdu deux hommes.

Quant au capitaine d'état-major Darras, qui s'était trop avancé, tout en dessinant son croquis topographique, il avait failli être pris par des cavaliers ennemis et n'a dû d'échapper qu'à la vitesse supérieure d'un excellent cheval arabe.

Le général Bazaine, ne voyant toujours pas revenir sa cavalerie, se décida à rentrer à son quartier général. Il faisait une nuit sombre et de larges gouttes de pluie com-

mençaient à tomber; c'est avec peine que nous pouvions reconnaître notre chemin. Enfin, à 8 heures du soir, nous rentrions à Amatlan, juste au moment où l'orage éclatait dans toute sa violence. En même temps, la place se mit à tirer de tous côtés avec acharnement; elle croyait sans doute qu'au milieu de ce désordre de la nature, nous allions tenter quelque attaque de surprise.

D'après le rapport du capitaine Darras, on peut occuper la Teja, ferme située à mi-distance d'Amatlan à San-Balthazar et sur le *Rio San-Francisco*, cela est même nécessaire pour éviter toute surprise de la part de l'ennemi par les terrains boisés qui le séparent de la place. Aussi, le général donne l'ordre d'envoyer, avant le jour, une compagnie de chasseurs pour l'occuper; et le lendemain matin il va se rendre compte de l'exécution. Après avoir examiné la position et donné des indications pour sa mise en état de défense, il se rend à la Laguna de San-Balthazar pour y voir sa cavalerie et connaître ses opérations de la veille.

Les chasseurs d'Afrique ont, en ce jour, tracé sur le livre d'or de leurs faits d'armes une des belles pages de leur histoire. Je la reproduis telle que je l'ai recueillie, il y a 45 ans, sur les lèvres de ces héroïques cavaliers.

Le général de Mirandole, parti à 9 heures par ordre du général, devait surveiller les environs de Cholula, qui, depuis plusieurs jours, étaient parcourus par des partis nombreux de l'armée de Comonfort.

Vers midi, nos escadrons entrèrent à Cholula après avoir traversé plusieurs villages où nos chasseurs furent reçus avec enthousiasme. A Cholula même, la réception fut des plus brillantes, et tout le beau monde rivalisa avec le peuple pour saluer avec bonheur la venue des soldats français. En même temps, arriva d'un autre côté la reconnaissance administrative envoyée par le général en chef. Celle-ci était faite par l'intendant de l'armée, escorté par un bataillon du 2<sup>e</sup> zouaves et deux escadrons de cavalerie.

Tout à coup, on annonça l'approche de l'ennemi, et quel-

ques cavaliers s'avancèrent même jusque sur le Cerro, voisin de la ville, et envoyèrent des balles sur les faubourgs. Aussitôt, le général de Mirandole laissa à l'infanterie le soin de garder Cholula et, emmenant toute la cavalerie, il partit au galop. Il fut promptement en présence de l'ennemi qui chargea avec énergie sa tête de colonne, au moment où elle débouchait d'une profonde barranca qu'il fallut traverser. Une lutte vigoureuse à l'arme blanche s'engagea avec nos chasseurs à mesure qu'ils sortaient au galop du ravin. Durant quelques instants, les premiers pelotons furent maintenus, et le général qui était en tête ainsi que ses officiers, furent obligés de combattre le revolver au poing. Enfin, les deux escadrons ennemis, qui avaient chargé avec furie, furent broyés et obligés de se replier sur de nombreux escadrons qui chargèrent à leur tour; mais nos chasseurs étaient enfin sortis du défilé et ils forcèrent l'ennemi à se rallier. Deux fois, les escadrons de Comonfort revinrent à la charge; mais chaque fois ils furent brisés sous le choc de nos cavaliers.

Il leur fallut enfin battre en retraite et rapidement, poursuivis, le sabre dans les reins, par nos escadrons pendant plus de deux lieues. Cette cavalerie avait une forte réserve d'infanterie pour la soutenir; mais, celle-ci, voyant la débâcle, n'avait pas osé s'engager contre cette avalanche de cavaliers victorieux que rien ne pouvait arrêter.

Cependant, après cette longue poursuite, le général de Mirandole, craignant de tomber dans le gros de l'infanterie de Comonfort, fit prudemment sonner « halte » et reprit la route de Cholula où il rentra au milieu des vivats frénétiques d'une population ivre de joie.

Et pourtant, des Français ont osé dire et écrire que nous n'avions pas de partisans dans ce pays!

Dans ce combat, l'ennemi, qui tâtait pour la première fois la valeur de nos cavaliers, attaqua avec une énergie admirable qui ne pouvait être surpassée que par la vigueur et la furia de nos chasseurs.

Parmi ces incomparables cavaliers, les vieux avaient été à Balaklava et à Solférino, les jeunes furent à Sedan où ils emportèrent, dans leur glorieux linceul, l'oraison funèbre du roi de Prusse : « Oh ! les braves gens ! »

Cette valeur fut toujours la tradition des chasseurs d'Afrique et coupables sont ceux qui s'efforcent de détruire dans l'armée française le talisman de la tradition.

Dans cette affaire, nous eûmes 1 officier, 6 chasseurs tués et 20 blessés. Les Mexicains laissèrent 200 morts sur le terrain; quant aux prisonniers, nos cavaliers ne pouvant négliger la proie pour ce qui n'était plus que l'ombre, les laissèrent échapper pour poursuivre les autres. Presque tous nos sabres durent passer chez l'armurier, ébréchés, tordus ou brisés. En somme, les 400 cavaliers de Mirandole avaient culbuté 2.000 cavaliers de Comonfort.

Le général parcourut le camp, distribuant de bonnes paroles, puis se rendit au Molino de Guadalupe où il prescrivit encore l'exécution de travaux de défense devant permettre de garder cette position avec un seul bataillon du 62<sup>e</sup>; car les travaux du siège vont commencer et il est indispensable d'avoir le plus de monde disponible; d'autant que nous avons par devant nous une garnison supérieure en nombre d'hommes et en canons, et par derrière une armée d'observation nombreuse. Dès lors, le 62<sup>e</sup> occupera, à lui seul, la position del Molino de Guadalupe et l'étang de San-Balthazar d'où le 51<sup>e</sup> ralliera la division aux attaques.

En rentrant au quartier général, le général reçoit tous les ordres relatifs au siège, la constitution des états-majors de tranchée, l'organisation du service réparti entre les deux divisions.

Aussi le soir, après dîner, nous montons sur la terrasse pour voir si l'ouverture de la tranchée attire l'attention de l'ennemi. La place tire des coups de canon un peu de tous côtés et ne semble pas se douter qu'on pioche avec acharnement à 500 mètres du fort San-Xavier.

Le 23 mars, à la nuit, commençait le siège de Puebla.

## CHAPITRE XIII

### ATTAQUES CONTRE LE PÉNITENCIER

---

Ouverture de la tranchée. — Quartier-général d'Amatlan. — Démonstration contre San-Balthazar. — Ouverture du feu. — Situation dangereuse du dépôt de Tranchée. — Le 25 mars, nouvelle démonstration de la place. — Le 27, ouverture de la 3<sup>e</sup> parallèle. — Conseil de guerre. — Le 28, alerte de nuit dans la place. — Ouverture de la 4<sup>e</sup> parallèle. — Conseil de guerre. — Messe au Camp d'Amatlan. — Feu des batteries de l'attaque. — La tranchée avant l'assaut. — L'attaque. — Mort du général de Laumière. — Occupation du fort. — Dîner à la Tranchée. — Visite au fort. — Spectacle de dévastation. — Attitude du général Bazaine. — Nuit dans la Tranchée. — Au jour, renvoi des troupes. — Retour au camp.

L'ouverture de la tranchée s'est faite sans incidents et sans subir aucune perte. C'est seulement au jour que la défense a découvert les traces de la première parallèle et que le fort San-Xavier a ouvert un feu intense surtout sur les abris où nous avons des tirailleurs, gardiens de l'ouvrage ébauché. En tout cas, dans nos lignes règne le calme et le général va y faire sa tournée d'inspection favorite.

Etant de service, je restai au cantonnement et dus m'immiscer à un incident extra-militaire singulier. Le général en chef, installé au sommet du Cerro San-Juan, était bien placé au point de vue tactique mais fort mal comme confortable. Son immense logis manquait de meubles, et sa maison militaire nous fit demander une partie de ceux dont était largement pourvu le domicile du riche meunier de Mayorasgo.

Satisfaction aussi large que possible fut donnée à notre grand chef; puis, inspiré par cette opération domestique, je